

Jean CLAPARÈDE et la vie intellectuelle montpelliéraine  
 au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle  
*par Jean HILAIRE*<sup>1</sup>

Jean CLAPARÈDE, né en 1900, était d'une vieille famille de Montpellier, une famille originaire de Viols le Fort et qui était alors propriétaire du Mas de Grille à quelques kilomètres de la ville sur la route de Sète. L'été en quittant le Musée en fin d'après-midi il allait à pied y rejoindre les siens. Il approchait la cinquantaine quand il avait été nommé Conservateur du Musée Fabre vers la fin de la guerre au moment de rapatrier les oeuvres qui avaient été mises à l'abri dans les Cévennes. Il était alors au milieu d'une carrière de professeur d'histoire qui avait commencé, avant l'agrégation, au Lycée de Bonneville d'où il avait gardé les souvenirs d'enseignements parmi les plus attachants ; puis il fut professeur agrégé aux lycées de Sète, de Nîmes, de Mâcon, et il poursuivit enfin sa carrière à Montpellier. Bien connu à la Faculté des Lettres il avait déjà effectué de longues recherches sur la sculpture médiévale en vue d'une thèse de doctorat sous la direction d'Augustin Fliche. De ce fait, même si sa nomination l'entraînait dans une autre direction de carrière, en quittant le ministère de l'Education pour celui des Affaires culturelles<sup>2</sup>, il était déjà un membre de ce l'on pourrait qualifier d'intelligentsia montpelliéraine. Très fin, d'une grande discrétion et d'une parfaite courtoisie, d'une extrême fidélité en amitié, déjà pour sa conversation il était très estimé et recherché.

Il était d'autant plus à l'aise dans ces cercles intellectuels en effet qu'il était lui-même d'une très vaste culture qui en faisait encore un mélomane averti. Dès qu'il regagnait son domicile de la rue Rondelet après ses cours puis après ses journées au

---

<sup>1</sup> Historien du droit, professeur émérite, Université Panthéon-Assas, Paris II. J'ai connu Jean Claparède en 1956 au moment où il allait devenir mon beau-père par mon mariage avec sa fille Françoise. Elève agrégée de l'Ecole du Louvre elle fut Conservateur au Musée du Louvre de 1967 à 1977 puis Conservateur au Musée des Monuments français jusqu'à sa mort en fonction en 1991.

Au dessus de l'affection due à la parenté je placerais volontiers à l'égard de Jean Claparède l'amitié profonde, la grande estime et le respect que m'inspiraient sa personnalité et son immense érudition. J'ai cependant essayé de conduire ce récit, en quelque sorte en historien, avec la plus grande objectivité possible à partir de longues conversations.

<sup>2</sup> Très désintéressé il avait accepté pour être nommé à la tête du Musée Fabre, en quittant le ministère de l'Education pour celui des Affaires culturelles, de signer un acte de renonciation à tout avancement dans son cadre d'origine, donc au bénéfice de l'agrégation, pour la suite de sa carrière désormais figée.

Musée, il s'isolait dans son bureau pour une longue séance de lecture ce que lui permettait d'ailleurs sa bibliothèque personnelle. En fait il étendait sans cesse la culture littéraire et historique qui avait déjà fasciné ses élèves des classes préparatoires aux grandes écoles. Sa culture n'était pas compartimentée et, tout au contraire, elle a été le socle sur lequel il a bâti à la fois ses enseignements et les travaux de recherche qu'il a laissés à partir des œuvres du Musée. Jean Claparède avait en effet une culture encyclopédique qui le mettait aussi à l'aise dans l'histoire de la société médiévale que dans celle du XIX<sup>ème</sup> siècle encore très proche. Mais l'histoire de l'Antiquité grecque et romaine lui était également familière ; il en était de même des thèmes bibliques aussi bien que de la mythologie qui lui ouvraient particulièrement les portes de la peinture du XVII<sup>ème</sup> siècle.

Sa bibliothèque était en effet volumineuse et surtout très riche. Non seulement il l'avait constamment augmentée depuis ses études universitaires mais il avait aussi reçu une part importante de celle de son beau-père, l'avoué à la Cour Joseph Sélignac, qui aimait en outre comme les gens de sa génération les belles reliures très ouvrees et avait constitué un fonds de littérature classique ; Jean Claparède avait aussi ce goût et jusqu'aux années soixante nombre de ses livres étaient également reliés mais à cette époque plus sobrement. Sa bibliothèque était d'une manière générale très éclectique et pas seulement celle d'un historien ; mais bien entendu elle comportait aussi un fonds qui était plus particulièrement celui de l'histoire de l'art. Rien d'étonnant alors que l'on ait pu y trouver aussi bien une collection complète des œuvres de Buffon illustrées d'aquarelles qu'une collection de La Pléiade côtoyant l'édition complète des Mémoires de Saint Simon, la *Jerusalem délivrée, nouvelle traduction avec la vie du Tasse* (A.Mazuy, 1883), ou encore le *Fabri de Peiresc* de L.Delisle (1889). Les acquisitions de sa jeunesse montrent même la précocité de sa vocation dont l'une lorsqu'il avait vingt ans vraisemblablement lors de son service militaire à Vincennes : la traduction du *Traité de la Peinture* de Léonard de Vinci par Péladan, éditée en 1919, porte sur la page de garde un *ex libris* avec sa signature, d'ailleurs d'une forme pas encore complètement affirmée, à la date de 1920. Il avait également réuni, entre autres, et fait relier le catalogue de l'Exposition Courbet au Petit Palais en 1929 et celui de l'Exposition au Musée Fabre en 1937 pour la commémoration du centenaire de la mort du baron Fabre.

Si sa bibliothèque était une part importante de son univers, en revanche il était sans aucune illusion sur les possibilités qu'il pouvait espérer de la part de la municipalité pour transformer matériellement le Musée. Il disposait de très peu de moyens et n'avait

pour tout personnel qu'une secrétaire nullement spécialisée et le gardiennage. Il le vivait non sans une amère résignation. Un jour, après une de ses demandes, son confrère de l'Académie et ami Jean Baumel, secrétaire général de la mairie de Montpellier depuis 1940 et auteur d'une histoire de sa ville au Moyen Age, l'avait même pris par le bras et le promenant dans les rues avoisinantes lui avait expliqué, fort navré, qu'une ville ayant une voirie en un si piteux état comme ils pouvaient le constater en marchant était dans l'impossibilité de mettre le moindre argent sur son musée, fut-il le Musée Fabre... Dès lors toute la patience et la ténacité du Conservateur se reportaient sur le travail de recherche à partir des œuvres, là d'ailleurs où le portait sa tournure d'esprit, son cadre de pensée, et où il excellait. Si malgré tout il montait des expositions, il préparait surtout un catalogue des œuvres du Musée dont il savait pertinemment qu'il n'en verrait jamais les épreuves. Il faisait cela comme on plante un chêne. Son activité scientifique est cependant toujours demeurée au même rythme encore qu'il ait été appelé à assurer des enseignements à la Faculté des Lettres, à l'Ecole des Beaux Arts, ou qu'il ait été désigné pour mettre en place l'Inventaire Malraux de 1965 à 1975 comme il le fit au départ avec son élève Jean Nougaret. Sans compter bien entendu son élection à l'Académie des Sciences et Lettres dès 1949 et, à la même époque, à la Société archéologique dont plus tard il devint président, en 1960, lors de la disparition de Maurice Oudot de Dainville, ancien Directeur des Archives départementales de l'Hérault.

On ne saurait faire revivre cette période sans rappeler aussi l'atmosphère de Montpellier dans les années qui ont suivi la fin de la guerre. La cité s'éveillait à une vie nouvelle mais elle demeurait encore aux dimensions d'une ville moyenne aux alentours d'une centaine de milliers d'habitants. Elle était paisible et sûre dans la journée comme au milieu de la nuit où l'on prenait plaisir à poursuivre de longues conversations en raccompagnant des amis jusque chez eux. Chaque jour à midi les étudiants se retrouvaient Place de la Comédie sur l'Oeuf dont les limites ont été conservées dans le nouveau pavage. Les soirées d'été voyaient la population se diriger vers la promenade du Peyrou pour y prendre le frais et entendre le concert de musique classique diffusé sous les platanes à l'initiative de la municipalité ; on y a même un temps présenté des opéras sur une scène couvrant le bassin au pied du monument du château d'eau du XVIIIème siècle mais quelques rafales de la brise du soir et des orages ont eu raison de cette entreprise. L'actualité littéraire et artistique parisienne était proche ; elle ne parvenait qu'avec un léger décalage dans les salles de cinéma et grâce aux tournées théâtrales qui amenaient les plus grands acteurs et étaient particulièrement suivies. Les

soirées entre amis étaient aussi animées avec les dernières livraisons de disques et avec les projections de diapositives qui étaient là encore une grande nouveauté. Enfin faut-il souligner que, même si les affaires reprenaient, dans les années du proche après-guerre Montpellier restait encore un marché viticole et une ville d'administrations régionales mais d'abord le siège d'une Université, d'une certaine manière un écrin pour la vie universitaire dont la Toussaint marquait la rentrée. Pour un jeune étudiant entré à l'université en novembre 1945 cette vie était éblouissante.

Le milieu universitaire était encore très restreint, les premières vagues de création de postes n'étant arrivées qu'au cours des années soixante. Les services étaient bien moins lourds et les publications moins nombreuses, laissant une plus grande disponibilité d'esprit. Il y avait une vie de faculté d'autant plus développée que le petit nombre des membres faisait que les relations pouvaient être faciles entre eux ; une partie était d'ailleurs issue de la vieille société montpelliéraine reposant depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle sur la propriété viticole. Surtout le mouvement de spécialisation extrême qui a en quelque sorte atomisé les chaires n'était pas encore entamé. A cela peut être en partie attribué le fait que dans l'ensemble quelle que soit leur discipline particulière ces universitaires n'y étaient jamais totalement retranchés ; au contraire non seulement ils avaient beaucoup lu, avaient en général un acquis de culture considérable, mais en même temps ils étaient toujours au courant des dernières parutions. Ils recherchaient en quelque sorte au-delà de leur spécialité un horizon très humaniste ; leur idéal restait encore pour la plupart d'entre eux, celui de « l'honnête homme », héritage de leur formation classique d'alors, les humanités.

Jean Claparède avait ainsi des liens d'amitié suscités, certes au delà des affinités personnelles, par cette communauté de culture et de pensée. Ses amis étaient souvent d'ailleurs membres des sociétés savantes, d'abord de l'Académie des Sciences et Lettres qui, divisée en trois sections (sciences, lettres, médecine) de trente fauteuils chacune, couvrait l'ensemble du champ intellectuel ; mais, particulièrement chez ceux qui étaient historiens ou versés dans certaines questions historiques, était fréquente la double appartenance à l'Académie et à la Société archéologique. Les deux sociétés avaient leur vie particulière et leur rythme propre. Pour entendre des communications les sections de l'Académie se réunissaient chaque semaine mais séparément ; la Société archéologique au nombre de membres plus limité, une trentaine de résidents, tenait séance une fois par mois. Dans les deux institutions les communications étaient suivies d'une longue discussion. Ainsi Jean Claparède appartenait-il à l'une et à l'autre société savante.

Dans le cadre universitaire la Faculté des Lettres était pour lui d'une certaine manière le vivier naturel et essentiel quant à la communauté de préoccupations scientifiques. Parmi ses amis tel était le cas des professeurs Bon, helléniste distingué et historien, de Jacques Aymard un grand ami qui achevait une thèse sur les chasses dans l'antiquité romaine, de l'égyptologue François Daumas qui a dû agrandir sa maison de Castelnau pour pouvoir y loger sa bibliothèque, comme du Doyen Jourda spécialiste de la littérature du XVIème siècle. Il faudrait rappeler aussi Hubert Gallet de Santerre, ancien membre de l'Ecole d'Athènes et titulaire de la chaire d'archéologie et d'histoire de l'art, qui était à Montpellier à la fois membre de l'Académie et membre de la Société archéologique dont il était d'ailleurs conservateur des collections ; Emilienne Demougeot, titulaire de la chaire d'histoire romaine, historienne renommée de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age, était également membre des deux sociétés. Autre ami, Jean Combes, maître de conférences, spécialisé dans l'histoire économique de la période médiévale et chargé de l'enseignement de la paléographie était encore connu pour avoir tenu dans la presse locale avant la guerre une chronique de politique internationale très suivie ; il devait un jour présider lui aussi la Société archéologique. De même, du côté de la Faculté de Droit, une vieille amitié liait Jean Claparède à Henri Cabrillac, commercialiste en renom, qui était à la fois très versé dans la tauromachie, amateur de peinture et collectionneur. Pierre Tisset, historien du droit, esprit à la fois profond et d'une élégante distinction, spécialiste de Jeanne d'Arc, était aussi féru de littérature et grand connaisseur de Paul Valéry.

Le poids et l'attrait que pouvait ressentir Jean Claparède de cette culture humaniste apparaîtrait encore davantage chez les confrères dont les spécialités étaient bien éloignées des siennes, appartenant aux deux Facultés des Sciences et de Médecine, avec lesquels il était lié d'amitié ou avait des relations cordiales. Les titres des chaires que ces hommes ont occupées apporteraient déjà de précieuses indications sur les vastes horizons qui pouvaient être les leurs. Le plus proche d'entre eux, grand ami, était le professeur Pierre Humbert, polytechnicien en 1910, puis Maître de conférences à la faculté des sciences en 1917 et enfin professeur de calcul différentiel de 1921 à 1953 ; or cette chaire comportait en même temps l'astronomie et il était auteur de plusieurs ouvrages aussi bien dans l'une que dans l'autre de ces disciplines. Sa vision était volontiers philosophique. Gros travailleur il faisait encore du théâtre et mettait en scène Molière à l'Enclos saint François. Autour de lui s'était formé un cercle de collègues et d'amis de formation et de disciplines très variées mais partageant les mêmes

orientations de pensée. En particulier plusieurs d'entre eux se retrouvaient au cœur de l'été dans sa propriété d'Argentières, dans les Alpes, où pour recevoir ses amis il avait fait construire autour de sa maison de petits chalets isolés. Parfois on ne le voyait plus de deux ou trois jours durant lesquels il travaillait tel ou tel problème mathématique ; son épouse veillait alors à sa tranquillité et le ravitaillait en café. Jean Claparède gardait la nostalgie de ces séjours et des soirées où se prolongeaient dans cette petite communauté des échanges de vues qui le passionnaient. Très proche également de Pierre Humbert était le professeur Bert, agrégé de médecine à la veille de la guerre et professeur titulaire de la chaire d'hydrologie thérapeutique et climatologie en 1948. Il devait d'ailleurs provoquer lui-même la transformation de sa chaire pour la destiner aux maladies de l'appareil digestif en 1967, initiative audacieuse et surtout devenue impensable un demi-siècle plus tard. Lui aussi, passionné de littérature et de poésie, se signalait par une grande culture humaniste. Ami de longue date, Pierre Tisset se retrouvait encore dans ce cercle intellectuel autour de Pierre Humbert et son épouse.

Aussi bien d'ailleurs des points de contact apparaissaient même entre les disciplines des deux Facultés des Sciences et de Médecine à propos de la botanique avec les professeurs Emberger et Harant, tous les deux membres de l'Académie montpelliéraine. Pharmacien de formation, Louis Emberger avait d'abord enseigné la botanique à la Faculté de pharmacie avant de venir occuper, de 1937 à 1968, la chaire de botanique à la Faculté des Sciences. Dans ce cadre il avait fondé le second Institut de Botanique du jardin des plantes de Montpellier, jardin qui est propriété de la Faculté de Médecine et première institution de ce genre créée en France. Hervé Harant quant à lui était membre de la Faculté de médecine où il a été titulaire de la chaire d'histoire naturelle, parasitologie et pathologie exotique pendant près de trente ans (1945-1972) et fut dans le même temps Directeur du Jardin des plantes (1951-1977) qu'il a marqué de son empreinte. Doué d'un esprit curieux et disposant d'une culture encyclopédique, il avait cumulé des diplômes relevant des trois Facultés de Pharmacie, de Sciences et de Médecine. Tout comme Louis Emberger d'ailleurs, il a eu un grand rayonnement et on le retrouve à la tête de la Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, de la Société d'histoire de la médecine de Montpellier, et il était même actif à la Société d'enseignement populaire. Ses talents de conférencier étaient fort appréciés de ses contemporains mais il avait surtout auprès de ses élèves la réputation d'un puits de science à cette époque où il était encore possible de dominer un vaste ensemble de connaissances de secteurs très différents. Avec le recul de ce demi-siècle il apparaîtrait

même comme un des derniers exemples de cette catégorie d'hommes qui avaient rêvé, voire tenté, d'étendre leur acquis intellectuel aux limites du savoir de leur temps. Il faudrait ajouter enfin toujours parmi les amis de Jean Claparède, très proche du milieu universitaire, le docteur Dulieu, médecin militaire et docteur ès lettres qui s'est passionné durant toute sa carrière pour l'histoire médicale et celle plus généralement des sciences de la santé. Auteur de nombreux ouvrages en la matière il avait encore d'autres talents, mélomane et lui-même compositeur. Il a occupé une place importante dans des sociétés d'histoire de la médecine en France et à l'étranger.

Dans cette société montpelliéraine du milieu du XX<sup>ème</sup> siècle dont Jean Claparède était une personnalité discrète mais pas moins reconnue, pour aussi riche et constitué qu'il fût le milieu universitaire n'était pas tout et n'y était d'ailleurs pas non plus enclavé. Le Conservateur du Musée y tenait alors une place particulière tout à la fois, outre sa compétence, parce qu'il était lui-même de cette vieille société et parce que cette dernière était très attachée au Musée Fabre, son musée, dont elle appréciait l'importance. A vrai dire il y avait même là en réalité une tradition dans cette ville ; au XIX<sup>ème</sup> siècle la visite au musée était considérée comme une des distractions notables qu'offrait la ville. Une gravure des environs de 1840, que Jean Claparède avait pu acquérir, montre une foule dense et assez diverse se pressant un dimanche dans la grande galerie du Musée Fabre devant des murs couverts d'œuvres picturales accrochées apparemment sans autre critère que le format du cadre et pour ne pas perdre un centimètre carré de surface<sup>3</sup>. Sans doute quelque peu outré, ce document n'en reflétait pas moins les tendances d'une époque. Toujours est-il qu'un siècle plus tard la société montpelliéraine était encore loin d'être indifférente à la vie du musée ; l'inauguration d'une exposition préparée par Jean Claparède restait un évènement et cela jusqu'à la fin de sa carrière en 1965.

Il avait au-delà de l'Université d'autres amitiés ou relations d'estime, à commencer par les archivistes qui régnaient sur les archives du département et aussi sur celles de la ville, lesquelles dans les deux cas comportaient entre autres des fonds médiévaux importants. Ces fonds étaient, il est vrai, la prédilection des archivistes à cette époque, car au sortir de l'Ecole des Chartes ils étaient toujours de parfaits latinistes et paléographes ; dès le concours d'entrée les candidats devaient en effet faire face aux épreuves de latin sans le secours d'un quelconque dictionnaire. Maurice Oudot de

---

<sup>3</sup> *Intérieur du Musée Fabre, un dimanche*, Fortuné, lithographie de E. Moquin et Cie à Montpellier, s.d.

Dainville, d'une grande urbanité, était chartiste et lui aussi très érudit. Doué pour la peinture il avait pensé d'abord en faire sa vie mais il dut y renoncer pour utiliser son diplôme de l'Ecole des Chartes et trouver ainsi dans une carrière plus stable les moyens d'élever sa nombreuse famille. Directeur des archives départementales de l'Hérault de 1925 à 1951, dans la ligne de la formation qu'il avait reçue il avait établi de nombreux inventaires et ceux qui ont eu à les utiliser ont pu y prendre toute la mesure de son érudition. Il fut dans le même temps Conservateur des archives de la ville de Montpellier et il a laissé des inventaires des documents les plus anciens, en particulier les fonds des registres des notaires. Son inventaire des chartes de la ville suivait d'ailleurs la nomenclature de l'armoire peinte (d'ailleurs conservée) et des boîtes de l'archivage médiéval. Mais sa passion pour la peinture ne l'avait jamais quitté. Déjà en 1933 avait été publié par le département son livre de notices et dessins sur les monuments historiques de l'Hérault<sup>4</sup>. Surtout, en utilisant là encore son talent de dessinateur il a réuni dans un ouvrage très complet une série de notices sur les *Sceaux conservés dans les archives de la ville de Montpellier* dont il présentait pour chacun un véritable relevé, dessin à la plume ayant la fidélité d'une photographie et constituant autant de précieux documents. Il fut membre puis président de la Société archéologique de 1942 jusqu'à sa mort en 1960. Son successeur aux Archives de l'Hérault en 1951 était l'archiviste du Gard, Marcel Gouron, venu du Bordelais. Marcel Gouron était chartiste et également docteur ès lettres. C'était un grand ami de Jean Claparède qui là encore évoquait les longues discussions avec lui en arpentant les rues de Nîmes au cours des fréquentes visites que se rendaient les deux familles. Souvent pessimiste Marcel Gouron avait été très éprouvé par les années de captivité durant la guerre et sa santé était fragile. Dans son œuvre une contribution importante à l'histoire de la ville a été l'édition du *Matricule de l'université de Médecine de Montpellier (1509-1599)*.

Parmi les amis montpelliérains de Jean Claparède Pierre Sabatier d'Espeyran tenait une grande place. Ce dernier, propriétaire terrien dont la fortune était ancienne, était également propriétaire de l'Hôtel de Lunas proche du Peyrou ; c'est un bâtiment considérable qu'il a donné aux Monuments historiques et qui recèle un ensemble décoratif rare que le Conservateur du Musée Fabre appréciait particulièrement : datant du XVIIIème siècle les laques rouge et or d'un salon situé à l'étage dont la décoration

---

<sup>4</sup> *Monuments historiques de l'Hérault inscrits à la première partie de l'inventaire dressé par la direction des Beaux Arts, Notices et dessins de M. de Dainville, archiviste du département, Montpellier 1933.*

sur le thème des saisons est une merveille de finesse et d'élégance<sup>5</sup>. Lui aussi très cultivé, Pierre Sabatier était licencié en droit et docteur ès lettres ; sa vie était surtout celle d'un homme de lettres auteur d'une quarantaine de pièces de théâtre. Là encore les agréments de la conversation faisaient partie des fils de l'amitié nouée entre les deux hommes et il était fréquent que Pierre Sabatier reçoive à déjeuner dans son hôtel particulier son ami Claparède lors de ses passages à Paris. Ils étaient également confrères à l'Académie dont les réunions se tenaient dans le salon rouge de l'Hôtel de Lunas. Après chaque séance le maître de maison offrait le vin muscat de son domaine à ses confrères et ceux qui ont connu les derniers moments de cette période dans la vie de l'Académie gardent aujourd'hui encore la nostalgie de ces réunions<sup>6</sup>.

Très différent était encore Jean Thuile, cet autre ami de Jean Claparède. Il était avec son associé Grasset à la tête d'une entreprise de construction, l'une des plus importantes de la ville. Homme d'affaires actif et avisé il avait deux passions principales dans sa vie, son entreprise d'un côté et la collection d'objets d'art de l'autre. Précis et méticuleux il commençait ses journées tôt le matin en travaillant deux heures durant dans sa spécialisation qui était, en tant que collectionneur, l'histoire de la faïence avant de gagner son bureau pour gérer l'entreprise. De caractère assez froid bien que de grande urbanité, homme d'affaires rompu au maniement de capitaux importants, supportant sans les comprendre vraiment les rigidités administratives, mais aussi collectionneur dans l'âme, il était fort différent du Conservateur du Musée ; en réalité le seul terrain ou presque où ils se retrouvaient était précisément le goût de l'objet d'art, faïence ou orfèvrerie, qui animait Jean Thuile. L'illustration en était bien le catalogue de l'exposition présentée au Musée Fabre en 1962, *La Faïence de Montpellier (XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup>)* catalogue cosigné dont Jean Thuile avait écrit l'introduction. D'ailleurs, de son côté, Jean Claparède se préoccupait de constituer au Musée une collection de poterie vernissée provenant des ateliers des proches contre-forts des Cévennes de même que des carreaux de la manufacture royale de Montpellier.

Dans un autre domaine, des liens assez étroits s'étaient créés entre Jean Claparède et l'architecte Marcel Bernard. Ayant débuté une carrière parisienne déjà importante ce dernier s'était cependant installé définitivement à Montpellier où il était en particulier

---

<sup>5</sup> Un article de présentation et d'analyse de ces laques (exactement douze panneaux « à façon de laque ») a été publié par la revue *Connaissance des Arts*, n° 71, janvier 1958, sous la signature de Françoise Claparède-Hilaire qui fut conservateur au Louvre puis au Musée des Monuments français (1967-1991+).

<sup>6</sup> Par la volonté de Pierre Sabatier d'Espéran les séances privées de l'Académie des Sciences et Lettres pour entendre des communications se tiennent toujours chaque lundi en fin d'après midi dans le salon rouge de l'Hôtel de Lunas.

l'architecte de la ville ; il avait été élu à l'Académie en 1945. Bon cavalier, il avait aussi une autre passion, la Camargue où sa propriété le retenait dès qu'il avait la possibilité de quitter la ville. Très attaché aux particularités de Montpellier et aux paysages de la région environnante, Marcel Bernard avait eu, bien en avance, le souci de les préserver et spécialement d'en conserver l'esthétique. Ainsi a-t-il construit quelques châteaux d'eau non pas en forme de « champignons » au réservoir perché sur un tronc très effilé selon la mode qui débutait, mais au contraire en forme de tours en pierres de taille qui lui semblaient s'accorder mieux avec les vestiges médiévaux du pays.

La collaboration entre Jean Claparède et Marcel Bernard s'est illustrée surtout à propos de l'Hôtel de Lunaret, propriété de la Société archéologique de Montpellier, Hôtel qui fut celui des Trésoriers de France au XVIIème siècle et dont les fondations datent en partie de Jacques Cœur. Consacrant toutes ses journées au Musée Fabre, Jean Claparède s'adonnait le samedi à sa seconde passion, la Société archéologique qui était non seulement propriétaire de cet Hôtel mais aussi qui avait accumulé depuis sa création au milieu du XIXème siècle d'énormes collections. A vrai dire, leur importance était alors plus soupçonnée des conservateurs du Louvre que vraiment connue et il s'efforçait de les entraîner à la découverte. Il les recevait volontiers pour une visite particulière. Très fréquemment le samedi en début d'après midi, emportant avec lui un trousseau d'énormes clefs, il se rendait à l'Hôtel de Lunaret pour y recevoir des visiteurs de marque directement intéressés. Il faut rappeler que surtout dans les dernières décennies du XIXème siècle et jusqu'au premier conflit mondial l'entrée à la Société archéologique au nombre de sièges limité était restée très honorifique et convoitée dans la société montpelliéraine ; la société archéologique a reçu ainsi de nombreuses donations qui ont enrichi des collections particulièrement variées et riches de sculpture antique et médiévale, de primitifs, d'objets d'art, faïence et orfèvrerie, etc.

Or durant sa présidence Jean Claparède avait conçu le projet d'en présenter les éléments essentiels dans un musée. Certes les structures de l'immeuble pouvaient assez bien s'y prêter, bien entendu sous réserve d'importants aménagements. En revanche il était parfaitement conscient de l'impossibilité matérielle et humaine, en personnel, d'envisager une ouverture au public ; il ne l'imaginait même pas en l'état des moyens dont il pouvait disposer. En revanche pouvait être préparée l'amorce d'un musée privé qui permettrait de présenter en visite particulière à des spécialistes et, comme l'on dirait de nos jours, à des chercheurs, les éléments les plus extraordinaires des collections de la Société. Cette dernière n'avait pas de gros moyens financiers mais les revenus

immobiliers de quelques locaux commerciaux du rez de chaussée ont permis de réaliser les premiers aménagements, en particulier pour pouvoir présenter dans quelques salles du bas des éléments de sculpture médiévale. Jean Claparède a trouvé alors, dans les années soixante, chez Marcel Bernard l'attention et la compréhension qui lui étaient nécessaires.

C'est que le fait même qu'il ait été à la fois Conservateur du Musée Fabre et Président de la Société archéologique faisait à ce moment-là, sans confusion entre les deux fonctions, que l'accès à l'un et aux collections de l'autre pouvait être grandement facilité pour des spécialistes et le milieu des conservateurs d'autres établissements non seulement français d'ailleurs mais aussi étrangers. Ainsi Jean Claparède avait souvent les visites de conservateurs du Louvre, et même particulièrement à propos de la collection de dessins du Musée Fabre ; de là a-t-il eu des échanges réguliers avec les directeurs successifs du Cabinet des dessins du Louvre, Mme Bouchot-Saupique puis Mlle Bacou. Un fait mérite d'ailleurs également d'être rappelé ici et souligné. Il parlait parfois de la venue au Musée Fabre du conservateur londonien, spécialiste en la matière, Anthony Blunt. Ils s'installaient chacun à un angle de son bureau et il lui présentait des dessins dont l'attribution lui posait problème. Très flegmatique son confrère anglais ne parlait guère mais de temps à autre il faisait un geste en disant « je connais la main ! » ; Jean Claparède confiait qu'il attachait beaucoup d'importance à ses séances de travail qui lui avait permis d'enrichir ses fichiers, toujours en vue du catalogue qui était sa grande préoccupation avec la hantise que tout ce travail soit un jour négligé et perdu ce qui fort heureusement ne s'est pas produit mais qu'il a pu craindre durant sa retraite jusqu'au moment où la maladie lui a fait perdre tout contact avec cette réalité.

Une place à part était encore celle de l'écrivain André Chamson. Originire de Nîmes, sans être fixé à Montpellier il y avait gardé des liens étroits notamment avec Jean Claparède. Au surplus du même âge, leur amitié remontait à leur jeunesse, au temps de la première guerre mondiale, à l'époque où ils faisaient de longues randonnées sur le Causse et où les interminables échanges de vue s'accompagnaient en général d'une récolte de fossiles, alors toujours fructueuse dans la contrée. Cette amitié qui ne s'était jamais démentie reposait en fait beaucoup sur leurs cultures respectives. André Chamson, Conservateur du petit Palais en 1945 devenait Directeur des Archives de France en 1959 où il avait commencé à préparer les transformation des Archives Nationales qui n'aboutirent vraiment que beaucoup plus tard. Romancier très attaché aux traditions protestantes de la population cévennole, son œuvre l'a conduit à

l'Académie française en 1956. Il revenait chaque été dans sa maison de campagne proche de Montpellier, à l'Espérou, et le plus souvent les deux familles s'y retrouvaient.

Parmi les visiteurs de marque enfin se trouvait le roi d'Italie Umberto qui résidait principalement au Portugal mais qui avait aussi des liens étroits avec Montpellier. Il y venait fréquemment en effet pour rendre visite à sa mère, la reine Hélène, qui s'y était retirée ; puis la reine s'était éteinte en 1952 et avait été inhumée à Montpellier au cimetière saint Lazare. Après cette date le roi Umberto a continué ses visites à Montpellier ; il s'y trouvait en outre sur le chemin qui le menait du Portugal à la résidence qu'il possédait en Suisse. Or l'installation de sa mère dans la ville avait été très tôt pour lui, homme très cultivé, l'occasion de visiter le Musée Fabre et d'y rencontrer Jean Claparède. Chacun de ses passages à Montpellier, presque chaque année, était alors l'occasion de revoir les collections du Musée en compagnie du conservateur ; esprit curieux il lui posait de multiples questions déjà préparées et même prenait des notes. L'entretien se prolongeait au restaurant, toujours le même. Une véritable amitié s'était nouée ainsi entre les deux hommes avec une correspondance qui a duré fort longtemps. Jean Claparède qui aimait beaucoup l'Italie et particulièrement Rome avait ainsi des liens en quelque sorte privilégiés avec ce pays ; il fut d'ailleurs décoré par la République en 1956 de l'Ordre de la solidarité italienne.

\*

\*   \*

Pour conclure, à l'époque où durant plus d'une vingtaine d'années Jean Claparède a été Conservateur du Musée Fabre l'institution dont il avait la charge, bien située dans le plan de la ville, était seulement un élément dans un quadrilatère voué en même temps au grand lycée et à la Bibliothèque municipale. S'y ajoutait l'étroite proximité de l'Ecole des Beaux Arts, à côté d'autres ensembles également proches qui étaient surtout ceux de l'Université. Il y avait en effet et jusqu'au milieu des années soixante, d'un côté, la Faculté de Médecine attenante à la Cathédrale face au Jardin des Plantes ; à quelques pas de là, d'un autre côté, rue de l'Université les locaux du Palais de l'Université où se trouve actuellement le Rectorat abritaient la Faculté de Pharmacie, les Facultés de Lettres et de Droit, la Bibliothèque universitaire. Sans doute le Conservateur du Musée ne pouvait-il pas imaginer ce qu'il en adviendrait dans un avenir somme toute assez proche, mais cet ensemble demeurait très symbolique ; au milieu du XXème siècle c'était réellement au cœur de la ville le centre intellectuel.

En revanche, si cette période marquait en fait la fin d'une époque dans la vie du musée, pour le conservateur du moment elle a été, par son immobilité même, un temps de stabilité où aucun grand projet dans l'aménagement matériel ou autre entreprise aux charges administratives inévitables n'aurait pu venir le détourner ou même simplement le distraire de son travail de recherche alors qu'il était l'unique membre du personnel scientifique. Même s'il a pu concevoir quelque amertume de l'attitude, voire de la fantaisie, des membres de l'institution municipale en ce temps-là et si l'on y ajoute la richesse de l'environnement intellectuel dans la société montpelliéraine, Jean Claparède suivant son inclination intellectuelle et porté par sa très grande culture a su d'instinct utiliser de telles conditions, cette plage de calme, et faire de son passage à la Conservation une étape importante dans l'indispensable vie scientifique d'une institution telle que le Musée Fabre. Paradoxalement ces conditions pourraient apparaître comme celles qui ont, en fait, favorisé l'accomplissement du travail de préparation, l'établissement de vastes fichiers, qui devait construire dans son esprit les solides fondations du catalogue qui était son but ultime. Elles l'ont conduit sans aucun doute à donner sa vraie mesure.

Montpellier, 20 septembre 2011.

## Jean Claparède et l'une des facettes de la vie intellectuelle montpelliéraine au milieu du vingtième siècle : La réunion de lecture mensuelle

*par Jean-Pierre DUFOIX<sup>7</sup>*

À la demande du doyen Jean Hilaire, j'apporterai quelques lignes en complément du portrait qu'il a établi de son beau-père Jean Claparède, conservateur du musée Fabre, président de la Société archéologique de Montpellier, un homme à la fois emblématique par ses connaissances et si modeste et discret au quotidien. Enfant, j'avais eu l'occasion de rencontrer souvent Monsieur Jean Claparède. Son épouse et lui étaient très proches de mes grands-parents maternels Bompaire. Par ailleurs, élève dans ce lycée de Montpellier qui constituerait un jour la plus vaste partie du musée Fabre, j'étais camarade de classe de sa fille Françoise, excellente élève, toujours affairée, aussi appliquée que réservée. Très tôt disparue, elle a été la première épouse de mon ami Jean Hilaire.

Monsieur et Madame Jean Claparède organisaient régulièrement au mas de Grille une réunion de lecture, mensuelle je pense. Un petit cénacle d'amis, une douzaine tout au plus, mettait des livres en circulation. Chacun présentait ce qu'il avait choisi ou commentait ce qu'il avait lu. Les livres tournaient des uns chez les autres. À leur domicile ou dans leur maison de campagne, les membres de ce cercle très restreint prenaient à leur tour la responsabilité des réunions. Celles de l'après-midi du samedi ont eu lieu de nombreuses fois chez mes grands-parents Bompaire, au 41 boulevard du Jeu de Paume ou à Saint-Jean-de-Védas, au château du Terral. À l'exemple de Jean Claparède, tous les participants étaient d'une discrétion de bon ton. Dans un environnement feutré, un livre, une tasse de thé ou un verre avec un doigt de muscat ou de carthagène à la main, jamais personne ne se serait permis d'élever la voix, sinon pour appuyer quelque compliment choisi. Ce cercle des intimes était composé de Montpelliérains de vieille souche. Mon grand-père Jean Bompaire, greffier en chef à la Cour d'appel de Montpellier, devait faire exception car, à vrai dire, d'origine millavoise, il n'était pas originaire du *Clapas*, désignation usuelle que les vieux Montpelliérains comprendront. En ce temps-là, Montpellier était *Montpéllier*. Aucun des membres du groupe n'aurait prononcé

---

<sup>7</sup> Inspecteur général des monuments historiques.

*Montpeullier*, comme plus tard Georges Frêche, ou encore *Montpéyé* comme ma famille paternelle gardoise, certains de mes amis arlésiens et probablement Frédéric Mistral.

Gamin à l'époque, celle de la guerre de 1939-1945, je me suis souvent trouvé chez mes grands-parents les jours de la réunion de lecture. Les noms de quelques-uns des participants apparaissent dans des lettres de mon grand-père ou me viennent en mémoire après plus d'un demi-siècle sans que je certifie leur orthographe. Je citerai tout d'abord les dames, Mesdames Teyssier et de la Jonquière, sans omettre Madame Édith de Vulliot, baronne qui rappelait qu'elle descendait des tribus de Lar, originaires de l'Inde. Je citerai ensuite Monsieur et Madame J.(C ?) Jacquet, R. Racanier-Laurent, président de la Croix-Rouge, le professeur Casals et quelques confrères de Jean Claparède à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier : l'archiviste départemental Marcel Gouron, le colonel Ernest Cros et Raoul Villedieu qui avait fait un long séjour à Rome comme secrétaire de la Villa Médicis ainsi que le docteur Pierre Merle. Peut-être y avait-il aussi dans le groupe le professeur et Madame Henri Viallefont avec qui mes grands-parents étaient très liés. Je ne sais plus. Ce nom était souvent prononcé par eux. En 1961, sur une liste, de la main de mon grand-père, sont mentionnés ceux qui, économes et bien organisés, faisaient circuler entre eux à partir d'un unique abonnement l'intéressante mais onéreuse revue *Réalités* : Bompaire, Roux – probablement Maître Roux, avocat à la Cour, et son épouse –, Sion, Claparède, Camps, Merle, Cros, Mesdames Brun et Teyssier dont les conjoints étaient décédés. Il est assuré que ce petit cénacle parlait aussi de musique et plus particulièrement de concerts. À ce sujet encore j'évoquerai le souvenir de Jean Claparède : le mélomane averti ne sommeillait-il pas sous l'homme des parchemins ! De son côté, Jean Bompaire, membre de la Société de musique de chambre de Montpellier et qui siégeait au jury du Conservatoire municipal, avait une remarquable connaissance des opéras, bonheur de ses vingt ans lorsqu'il était étudiant à Toulouse.

La réunion de lecture de Jean Claparède et ses amis est l'une des nombreuses facettes de la vie à Montpellier au milieu du vingtième siècle, une sorte de rituel chaleureux en dépit d'un intellectualisme quelque peu conventionnel et toujours cérémonieux. Les guêtres blanches avaient disparu depuis peu, les cols cassés en celluloïd ne se voyaient encore que chez les plus âgés mais les hommes de la bonne société portaient obligatoirement un costume trois pièces gris, noir ou noir et gris, une chemise blanche ou avec de très légères rayures, les poignets

fermés par des boutons de manchettes, un nœud papillon ou une cravate foncée, une pochette blanche, des gants et un chapeau. Souvent un ruban noir en raison d'un deuil récent.

De nos jours, à l'heure du numérique, des *réunions de lecture* paraîtront désuètes à ceux qui ne les ont pas connues. Mais, à une époque aujourd'hui révolue, ces rencontres hebdomadaires ont constitué un miroir des rapports sociaux qu'entretenait une bourgeoisie à la manière de vivre strictement codifiée, dans un microcosme provincial composé de couples, de veuves et, pour une forte majorité, de retraités, où la courtoisie, la discrétion et la bienséance étaient considérées comme des vertus éminentes. D'aucuns ne verront là qu'une forme périmée des mondanités mais, pour avoir eu souvent des échos de ces séances assortis de nombreux commentaires, je plaiderai en leur faveur car elles portent témoignage d'une culture alors de bon aloi mais aussi de la solide amitié qui liait certains de leurs membres.

Jean Claparède en était la vivante illustration.

Montpellier, le 26 février 2016.